Document généré le 26 sept. 2024 21:42

24 images

24 iMAGES

La métaphore de la création
La fleur de mon secret de Pedro Almodóvar

André Roy

Numéro 83-84, automne 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23392ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1996). Compte rendu de [La métaphore de la création / *La fleur de mon secret* de Pedro Almodóvar]. *24 images*, (83-84), 83–83.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La métaphore de la création

par André Roy

Comme l'écrivaine Leo — interprétée magnifiquement par Marisa Paredes — qui décide d'abandonner la production rentable de ses romans à l'eau de rose pour se consacrer à l'écriture de romans, dans la lignée des œuvres de Virginia Woolf et Djuna Barnes qu'elle admire, Pedro Almodovar semble avoir décidé lui aussi de changer de route et de passer d'un cinéma baroque et coloré, sophistiqué et virulent, qui, comme les romans-savons de son personnage, lui a apporté un succès mondial, à un cinéma austère, épuré et sombre. C'est à ce beau risque, réussi et émouvant ici, que se confronte l'auteur avec ***La fleur de mon secret*** (remarquez le possessif) qui prouve qu'il est toujours possible pour un cinéaste de se renouveler sans perdre sa force créative et sa puissance ludique.

Peut-être existe-t-il un vrai secret chez Almodovar, caché pendant dix films et qui au onzième enfin se dévoile. Leo (Marisa Paredes) et sa mère (Chus Lampreave).

Peut-être existe-t-il un vrai secret chez ce réalisateur madrilène, caché pendant dix films et qui au onzième enfin se dévoile. Si cela s'avérait, on comprendra alors toute la complexité et la dureté de son précédent film, ***Kika***, qui apparaît alors comme le difficile passage, comme la chenille se changeant en chrysalide, d'un état en un autre, un accouchement douloureux et forcé. Si ***Kika*** est vraiment un film charnière qui annonce dans la carrière d'Almodovar une coupure, un saut, on saura alors que le monde kitsch du travestisme et de l'hystérie, du machisme gay et de la femme starlette des œuvres antérieures, que cet univers de l'autoreprésentation et de la dérision — symbolisé par leurs couleurs agressives et massives avec une évidence quasiment ostentatoire — en cachait un autre, plus intime, plus pudique et plus sensible.

Cet aspect du double, du caché, du jeu de la dissimulation et du dévoilement, est parfaitement concrétisé dans ***La fleur de mon secret***. Leo écrit sous le pseudonyme d'Amanda Gris; sa femme de ménage est danseuse espagnole; son mari la trompe avec sa meilleure amie; Angel, le directeur du journal, se révèle écrivain. Sans parler d'une des premières scènes d'ouverture où deux médecins simulent un entretien à propos des suites psychologiques d'une possible greffe — scène qui n'est pas sans rappeler celle du doublage qui ouvrait ***La loi du désir***. Le film ne semble se dérouler que pour donner la possibilité à chacun des personnages de dévoiler son caractère secret; on pense à la mère de Leo au tempérament acariâtre qui, de retour chez elle, à sa maison rurale, se comporte différemment, avec douceur et tendresse, capable de réciter un poème (un des plus beaux moments du film). Chacun dans ***La fleur de mon secret*** découvrira sa vérité.

Et cette vérité est bonne, rassurante, généreuse, et non dramatique et désespérée — ce qu'indique encore pertinemment le mot «fleur» dans le titre du film. ***La fleur de mon secret*** est dans son fond un film de bons sentiments, mélodramatique, à la Douglas Sirk — un cinéaste auquel Pedro Almodovar voue un immense culte. On pourrait même dire qu'enfin le réalisateur espagnol est à la hauteur de cette admiration tant sa rigueur et son élégance rappellent le style merveilleusement humble de Sirk, celui de ***Imitation of Life*** (pour citer un exemple). Humble oui, sans hystérie, sans grandiloquence, sans soulignement au trait rouge (comme souvent dans ses productions précédentes), presque christique dans la façon de filmer (des images empathiques, pleines d'un regard bienveillant); ainsi se présente Pedro Almodovar qui élimine ici tout excès et tout obstacle artificiels et exhibitionnistes pour aller droit au drame qui se joue pour chacun.

Ce drame a le visage de la mort, mais d'une mort qui redonne vie en passant par le deuil. Redonne vie comme les organes d'un mort pour la vie d'un greffé. Passe par le deuil comme Leo qui s'oblige à la critique littéraire pour détruire Amanda Gris et ainsi se retrouver elle-même. Comme après sa tentative de suicide, elle retourne à la campagne, au lieu de son enfance, où elle reprend contact et avec la vie et avec les mots; dans ce retour aux origines, avec les femmes du village, elle se réconcilie avec elle-même, avec la simplicité naturelle des choses (l'œuvre qu'elle voulait écrire était tout sauf simple et naturelle) et au plaisir de les faire.

Toute la démarche de Leo, d'une épreuve à l'autre, ressemble à une sorte de chemin de croix menant à une libération (ce n'est pas pour rien qu'elle est en continuel déplacement, toujours dans un autre endroit, chez son amie, sa sœur, son journaliste-amant, au journal, etc.), chaque lieu étant une station: une étape essentielle dans un cheminement. On peut encore y voir la métaphore même du travail du réalisateur: chacun de ses dix films précédents — dont on retrouve ici de nombreuses traces — mène à cette onzième œuvre dépouillée, lente, grave, d'une belle maturité thématique et esthétique. Pedro Almodovar montre enfin qu'il n'a rien à prouver et qu'il n'y a qu'à faire simplement et naturellement les choses pour être un grand cinéaste. ■

LA FLEUR DE MON SECRET
Espagne 1996. Ré. et scé.: Pedro Almodovar. Ph.: Affonso Beato. Mont.: Jose Salcedo. Mus.: Alberto Iglesias. Int.: Marisa Paredes, Juan Echanove, Imanol Arias, Carmen Elias, Rossy de Palma, Chus Lampreave, Joaquin Cortes. 100 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.